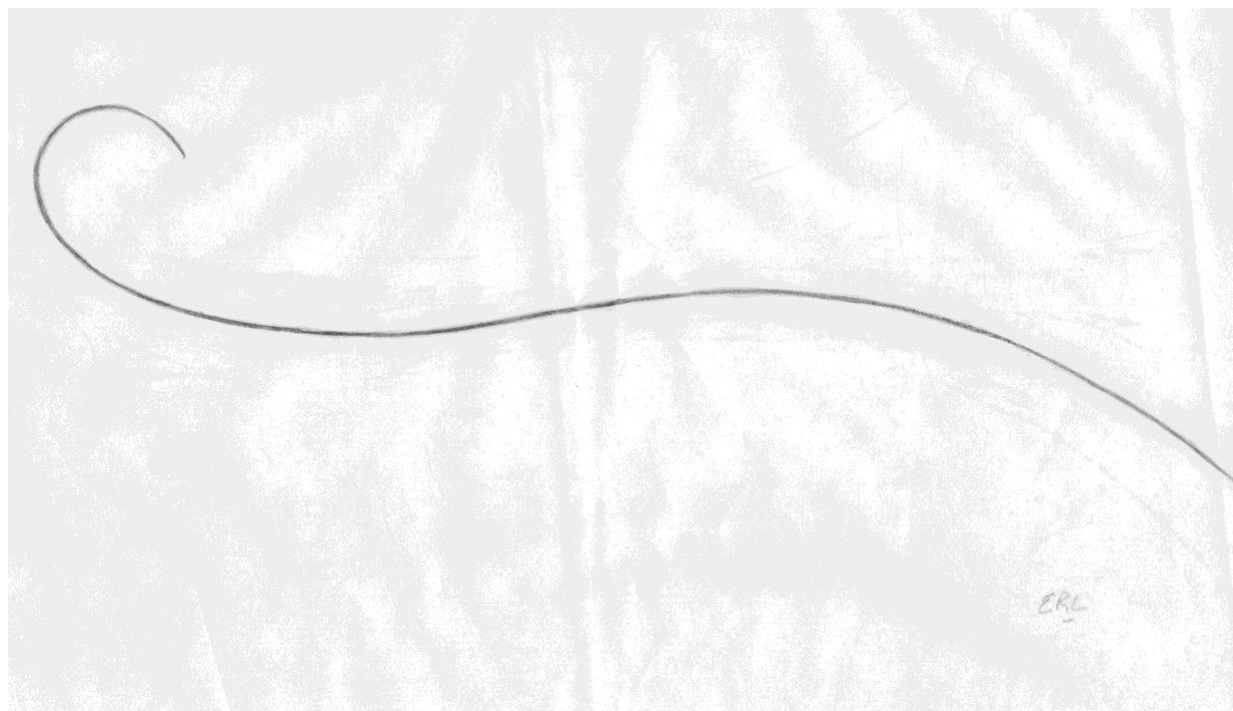


FONTAINE

Emmanuel Raquin-Lorenzi

Sculpture dodécaphonique.



Les sources sont toutes fées. Dès qu'une eau sourd et s'écoule, quelque nymphe demande à naître. Manque seulement son fontainier, dont l'art est de déployer la source. Il la dégage d'abord doucement, la recueille, le plus souvent, dans un bassin couvert, où elle s'accumule dans l'ombre et le silence, puis fait jouer son eau dans la lumière, la divisant en mille canaux, en vasques claires, profondes juste assez pour bien donner à voir l'éclat de sa transparence et dont les bords s'évasent jusqu'à ce point où on ne sait plus si la pierre luit ou si l'eau ruisselle; en filets brillants, à peine torsadés, qui plongent sous l'eau tranquille avec un bruit joyeux, voix légère embrouillée d'éclats brusques en trilles ou rire inextinguible de fille chatouillée, puis par moments se noient en graves roulades qui sonnent comme des gongs lointains.

Il met en œuvre une savante architecture de pierre et d'eau pour orchestrer tous les sons, tous les mouvements, toutes les transparences dont la source est capable, éveillant le chant multiple, sauvage, railleur, tendre, mélancolique et triomphant d'une jeune fée, qui ne pouvait naître que là, de cette source, de cette pierre, de ce regard amoureux d'un fontainier et qui vient ainsi prendre place parmi ces dieux à peine esquissés, fragiles comme le monde, qui peuplent l'ici et le maintenant.

Ce n'est pas un piège, que tendrait le fontainier à la nymphe ou à la fée pour l'enchanter, la contraindre à se faire voir et entendre. Son art est fait d'attention, de retenue. Il procède sans brusquerie, par actions menues, de l'ordre des manœuvres amoureuses, des caresses, du geste de l'accoucheur qui accueille la naissance: *il ne fait pas, mais il fait qu'il se puisse faire*. Il ne s'agit pas non plus pour lui d'amplifier la source, de multiplier son effet par de redondants détours, mais d'abord de distinguer, d'isoler chacune des figures possibles de l'union de son eau avec telle pierre, pour libérer et faire entendre, par le choix et la combinaison des figures, son charme unique.

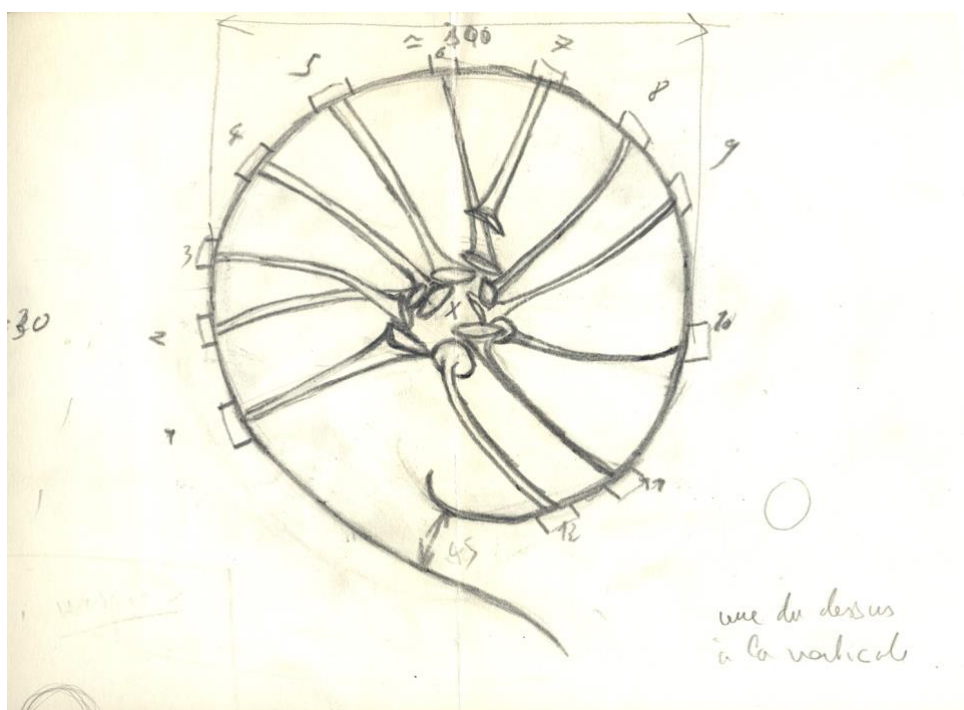
Dispositif de l'installation originale

Eau, pierre, air, alliage de métaux, stuc.

Une paroi blanche enroulée comme une conque, douze trompes qui conduisent dans un espace d'écoute solitaire les sons de douze vasques, où bruisse de différentes manières l'eau d'une source.

Fontaine tente de mettre en place des conditions d'écoute qui permettent d'entendre dans une eau ruisselante quelque chose du chant de la serpente qu'elle abrite.

Elle distingue, comme une gamme, douze figures parmi toutes celles qui associent une eau et une pierre : ruissellements sur une surface lisse ou un caillebotis, chutes d'un surplomb dans l'eau ou sur la pierre, filets, gouttes, nappes lentes, remous... Douze bassins, chacun consacré à une de ces figures, isolent chacun de leurs sons de tout autre sensation qui en atténuerait le contour, les enroulent autour d'une conque blanche, avant que douze trompes de diverses tailles, qui les recueillent dans ces bassins, les recomposent dans une loge d'écoute centrale.



Présentation numérique

Sons enregistrés au bord de divers cours d'eau et lacs de Transylvanie.

Les douze sons peuvent s'entendre ensemble ou séparément, composés selon quatre « concerts de sources » différents (dodécaphonie, duo, trio, quatuor) par E. Raquin-Lorenzi, ou bien mis en espace et joués par lui en direct dans un lieu spécifique.

- 1 - ruissellement caillebotis
- 2 - filet caillebotis
- 3 - filet léger pierre
- 4 - filet lourd pierre
- 5 - filet léger plongeant
- 6 - filet lourd plongeant
- 7 - éclat épars pierre
- 8 - éclat dense pierre
- 9 - éclat fin eau
- 10 - éclat lourd eau
- 11 - cascade plongeante
- 12 - gouttes eau

Durée de chaque son : 2' 50"

Assistant à la prise de son : Camille Lézer, La Muse en Circuit .

Assistante en post-production : Louise Florentiny, INA GRM.

Ferenc, un fontainier à l'oeuvre

(...) Il m'invita de nouveau à plonger, longtemps, mon regard dans la source, puis m'emmena d'un pas rapide dans les environs, qu'il connaissait parfaitement. Il disait peu de chose, en murmurant, ne me regardait pas, savait que je comprenais. Il allait droit à un ruisseau, puis à un autre, à un torrent dont il remontait le cours ou à une mare, jusqu'aux premiers contreforts des monts où mille sources ruisselaient dans un chaos d'herbes et de rochers. Il s'arrêtait devant un remous où, par-dessus un caillou, s'enflait un ventre d'eau vif et soyeux, se penchait sur un étranglement entre deux rochers pour examiner, perdu d'attention, le fin plissé du flot, bondissait vers une mouillure sur une pierre beige, l'observait blanchir jusqu'à ce qu'elle sèche, attendait qu'une petite vague renouvelle son orient, écoutait, la tête légèrement penchée, le murmure d'une gravière, le chuchotement d'une rive, l'engloutissement joyeux d'un filet d'eau, soprano léger embrouillé d'éclats brusques en trilles, se perdait dans la contemplation d'une anse limpide au soleil, de la noirceur d'un trou, immobile à l'ombre des feuillages ...

Il commentait parfois, pour lui-même ou pour moi, ses trouvailles : « ...non, pas ça... là oui... peut-être... » Il me semblait qu'il rapportait chacun de ces sons, de ces lumières, de ces transparences, de ces mouvements, au souvenir en nous de l'eau enfouie, comme pour éprouver toutes les articulations dont elle était susceptible ; ou bien, peut-être, dispersait-il cette eau dans la campagne, l'associant à tout ce qui semblait lui correspondre, pour la délivrer de son enfermement. Peut-être aussi, me disais-je, tente-t-il de composer un labyrinthe ou plutôt une rhapsodie de lumières, de sons et de transparences ; comme une fontaine idéale qui, à la manière des *roulades* des oiseaux-sifflets, puisse d'un même mouvement libérer le chant de la serpente enclose dans l'eau de la source et le ré-enchanter dans le déploiement de sa propre arabesque ; une conque fontaine... Je tentais de garder en mémoire la suite de ces rencontres telles qu'elles s'étaient enchaînées dans notre course, mais tout se brouillait dans un éblouissement vague.

Enfin, comme la lumière s'allongeait, il s'arrêta devant un rocher blond couvert par un ruisseau d'une lente nappe d'eau brillante, qui s'amincissait jusqu'au point où on ne savait plus si la pierre luisait ou si l'eau ruisselait. Je le sentis se détendre. Il se tourna vers moi, sourit, me dit : « Il faut revenir, rapporter la moisson... Je crois que je sais maintenant... J'entrevois quelque chose... » et partit d'un pas léger. Sentant le moment opportun, je lui racontai ce que j'avais cru comprendre : que nous avions d'abord préparé, affiné notre regard en le coulant dans l'eau de la source pour qu'il emporte sa transparence... Il m'interrompit :

- Il faut aussi s'en détourner, on ne voit les choses qu'en s'en détournant...
- C'est ce que me disait Petru : on ne voit bien qu'avec le bord du regard, c'est au bord de la route que naissent les serpents... Après tu as promené ce regard, cette transparence, parmi les eaux du pays, comme pour chercher à la diviser, à la rompre, à la multiplier en fragments que tu pourras rassembler, ré-articuler autour d'elle ; en épuisant toutes ses variations possibles pour montrer son orient, comme on fait voir l'eau d'un diamant en articulant ses facettes ? Là où je perds pied c'est que dans mon souvenir, tout cela s'accumule en un brillant et bruisant désordre, mais ne fait pas une fontaine...

- Je viens de te le dire, il faut se détourner ; il ne faut pas se souvenir, il faut oublier. A force de détours on finit parfois par voir quelque chose... Après bien sûr on peut compliquer la fontaine, y accumuler ce qu'on a vu et entendu pour donner plus de chance à chacun, à tout moment, où qu'il se place, d'apercevoir quelque chose ; mais c'est inutile tant qu'on n'a pas trouvé... Tu sais, ce premier coup d'archet qui met en place les danseurs ? C'est parfois très difficile, il faut parfois presque, comment te dire ? s'arracher le regard... Après, tout prend sa place... mais il ne faut pas que ce soit trop serré.
- C'est ce que tu appelles *construire* ; assembler les lumières et les sons de l'eau pour piéger dans leurs entrelacs, comme dans les courbes d'une conque, le sourire ou le chant de la source ?
- Pourquoi parles-tu de piège ? Je tâtonne, il faut que je construise pour voir ; voir, construire, pour moi c'est la même chose. Il faut qu'on ait envie qu'elle vienne et qu'elle ait envie d'être là .
- De qui parles-tu, de la source ou de la jeune fille ?
- C'est la même chose. Si la source est là, son chant et son sourire sont là. (...)

Extrait de Lac Noir, Le Pays du lac ; *Ferenc le fontainier* ; *Fontaine*

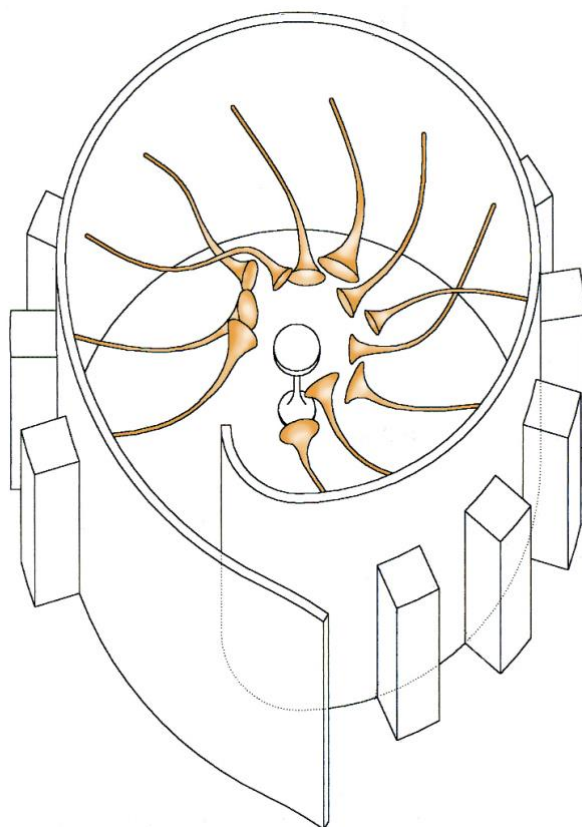


schéma Pierre Gory

